

J a ï m é D u b é

**PETIT ROMAN NOIR
MIS EN PIÈCES
PAR L'ASSASSIN LUI-MÊME**



Canif  Cégep du Vieux Montréal

liminaire	3
l'assassin	5
première victime	9
deuxième victime	13
troisième victime	17
la clef du mystère	19

Jaïmé Dubé

**PETT ROMAN NOIR MIS EN PIÈCES
PAR L'ASSASSIN LUI-MÊME**

Cette publication a été produite dans le cadre du cours de création littéraire 601-JAL-03.

liminaire

En 1793, Lewis publie *Le Moine*, un livre qui restera parmi les classiques du roman noir. L'auteur y raconte le destin d'un franciscain, Ambrosio, perverti par une jeune fille s'adonnant divinement à la harpe et à la sorcellerie. Le roman se termine lorsque le moine signe, de son propre sang, un pacte avec le Diable, se retrouvant anéanti par Lucifer dans un supplice calqué sur celui de Prométhée.

D'une part, j'ai trouvé ce classique assez ennuyeux malgré un synopsis prometteur ; d'autre part, depuis cette lecture, je n'ai pas réussi à trouver une définition satisfaisante de ce qu'est un roman noir. J'ai donc décidé d'en fabriquer un. Cependant, en m'enfonçant dans l'obscurité, j'ai bientôt compris que mon travail ne tenait pas seulement de la création...

Pour leurs conseils judicieux, je tenais ici à remercier Lewis, Borges, Lovecraft, Balzac, Poe, Gainsbourg, O'Blivion et son assassin. Merci aussi à Gabriel Coutu-Dumont pour ses illustrations, à l'équipe du Canif et surtout à Carole David pour ses encouragements et pour avoir osé faire l'exception.



instanc
ve



educti
cure



la no
ait à
copy

publi
oy

cro

st
erits à
dans



ates to
ec



s un
sants

ille

de sal
setine
eds q

lie se
manè
uve s



oule s e
a eu li



nstalle
questi

est app

l'assassin

C'était minuit. Disons qu'il pleuvait.

Une semaine que je macérais dans une sale affaire, un vrai polar. Il prenait d'ailleurs une mauvaise tangente, le polar. Il fallait que je sorte – comme l'a dit le poinçonneur des Lilas de Gainsbourg, «j'en ai ma claque de ce cloaque»; j'avais décidé de m'offrir le cinéma pour me purger les rétines.

Je roulai un petit joint avant de sortir: la minutie requise pour confectionner le petit bijou de papier me vida la tête pendant un temps. Je ne suis pas habile de mes doigts, excepté lorsque je parle, mais ça ne m'arrive que rarement. Un jour, je devrai me débrouiller avec ma lucidité dure et claire, quand les gens finiront de m'assaillir avec leurs histoires. En sortant sur la rue mouillée, j'allumai. Conjuguée à un jazz savant, la fumée allonge considérablement les reflets blancs et rouges des phares sur l'asphalte; alors on peut déambuler sans accroc.

La représentation était à minuit. J'arrivai trois quarts d'heure trop tôt. Mon ticket, salle un, à gauche, je stoppai avec déférence devant le très long et très brillant comptoir exploitant horizontalement le marché de la gourmandise. J'ai toujours trouvé ma joie dans l'automatisme et la courtoisie de marché. Mon walkman sur les oreilles, je réussis à compléter un nombre x de transactions sans proférer une parole. Tout baignait.

Au hasard des escaliers roulants, j'aboutis devant une librairie souterraine dans ce centre d'achats souterrain. J'épiaï un instant le reflet de mon regard fuyant sur la vitrine qui luisait doucement sous les néons. Il était un peu envieux, posé sur les livres déjà vus. Moi, j'étais un peu vert.

Puis, je louvoyai sur les grosses dalles de granit rose poli; je me dis que, si ces dalles avaient été aussi profondes que larges, nous aurions pu ériger nos propres pyramides. Quel triste destin pour une pierre que de finir

sous terre. J'allais bientôt tourner à vide, jazz ou pas dans le walkman. Je décidai de retrouver dehors les fantômes distendus des feux de signalisation qui s'étirèrent bientôt jusqu'à mes pieds, rue Sainte-Catherine.

Devant moi se dressait, comme un temple, la Place-de-l' Art illuminée de façon à révéler les acrobaties du béton, du cuivre et de l'acier ; à gauche, se profilant derrière le Colosse Prostré au coin de Saint-Urbain, la « main » glissait en pente douce vers le fleuve silencieux. Et là, l'indicible rôdait. Pas l'indicible millénaire énigmatique de Lovecraft ou de Poe : l'indicible crasseux, étalé aux yeux de tous sans prétention au sublime. Tous ces êtres vivaient évidemment dans les tunnels pendant le jour.

Je sortis mon calepin et mon stylo et pris quelques notes furtives sur un individu louche avant qu'il ne m'inquiétât pour de vrai.

— Un trente sous pour téléphoner s'il vous plaît madame, monsieur.
Un trente sous tabarnac.

J'empruntai résolument la perpendiculaire et me retrouvai avec soulagement derrière les portes de bronze de la Place-de-l' Art. Le couloir devant moi menait au Grand Musée, il y avait aussi l'Opéra, muet à cette heure. Je n'avais pas le temps de m'attarder, mais je n'allais pas sortir de là avant l'heure.

Un instant, je laissai le jazz remplir le hall qui s'élargissait graduellement, des terrasses se multipliant depuis les portes en cascades ornées de feuillages vibrants, de jolies fleurs aussi.

Le violoncelle filait un courant aérien et lancinant, et mon regard fut porté plus loin vers le Musée au bout de la galerie.

La trompette m'enveloppait du costume d'un guerrier oublié sur le champ de bataille au crépuscule. Qu'il est triste et majestueux.

Les balais glissant sur la peau du « snair » étaient « cool », et la contrebasse me rendait seul, jalousement seul, vibrant jusque dans la gorge.

Le reste, c'était de la garniture.

Dans l'atmosphère que j'ai décrite, j'avais trouvé Diaghilev, une aubaine. Un grand, mort et russe que le Grand Ballet honorait comme c'est de circonstance.

J'avais trouvé une petite expo avec des gravures dansantes de cet illustre peintre et des photos pathétiques de grands danseurs dont les cernes sous les yeux hypnotisaient n'importe qui depuis la tombe. Un délice édifiant, mission accomplie, mes pensées étaient lisses à nouveau.

C'était minuit. Il pleuvait, et je rentrais au cinéma à la dernière minute.

— Un petit Coke.

— Voulez-vous le moyen, il n'est que vingt-cinq cent de plus ?

— Non. Sans glace le Coke.

— Sans glace ?

— Et un paquet de M&Ms au chocolat.

— Cinq et soixante et une.

— Merci.

Efficace. Je m'assis dans la salle et je déposai, de chaque côté de moi, le Coke, les M&Ms et mon calepin de notes dans les supports en plastique-pratique au bout des accoudoirs. Le jazz était toujours là ; le film allait bientôt commencer.

Je ne pus m'empêcher de voir, devant moi, à portée de main, les deux pôles de la géométrie de mes pas. Ce calcul occulte qui me laissait dans une position aussi fâcheuse. Cette même géométrie qui lançait mes « clients » vers un péril certain s'insinuait partout avec moi.

Heureusement, on montrait un film français.



première victime : le héros

Je suis tombé, il y a peu de temps, sur une histoire qui s'est passée dans les années 19... Le livre, *L'Homme-autruche*, est le fait d'un quelconque noble d'Irlande, Lord O'Blivion. Je reste encore étonné qu'à ce jour personne n'ait réclamé les restes de l'obscur lord pour confectionner une perle de littérature ténébreuse.

Lord O'Blivion n'avait que dix-neuf ans lorsqu'il commença la rédaction de son premier et unique roman; le livre fut achevé quelques semaines plus tard. Il s'était inspiré d'un fait divers paru dans un grand quotidien de New Delhi où la nouvelle, d'une bizarrerie inouïe, était passée inaperçue. Une feuille de chou londonienne avait aussi publié le petit papier quelque part près des annonces classées : c'est là qu'O'Blivion avait trouvé le joyau.

Après avoir lu le fait divers en question, il partit pour l'Amérique où, croyait-il, son récit prendrait mieux forme étant donné la distance idéale entre l'Inde et le Nouveau Monde et la confusion qui a régné entre les deux continents à une certaine époque.

Il occupait une chambre située dans une des plus hautes tours qui surplombent Montréal lorsqu'il commença la rédaction; parfois les nuages lui bloquaient la vue de la métropole et l'isolaient dans la partie supérieure du ciel. Il écrivait face à la fenêtre à la lueur brûlante de nombreux couchers de soleil.

L'histoire commence dans un bidonville indien : une grande place aux abords des taudis est remplie de spectateurs riants et criants. La place est ronde et le sol est de sable jaune, un sable très fin; les spectateurs forment un large cercle autour d'un point précis et piétinent le sable chaud. L'image est purement géométrique. Au centre, l'illustre fakir a les pieds

qui pointent vers le ciel et la tête complètement ensevelie sous le sable, jusqu'au cou que des petits sous de cuivre commencent à faire disparaître. Le manège se poursuit ainsi jusqu'à la nuit, et, lorsque tous se sont lassés, le fakir émerge et se retrouve seul, au clair de lune, parmi un tas d'immondices et quelques pièces de monnaie.

D'habitude, il aurait fait durer la comédie quelques jours et aurait retiré plus de bénéfices de cette foule, mais la foule s'est fatiguée de sa magie d'ascète. Tout le monde est parti au cinéma.

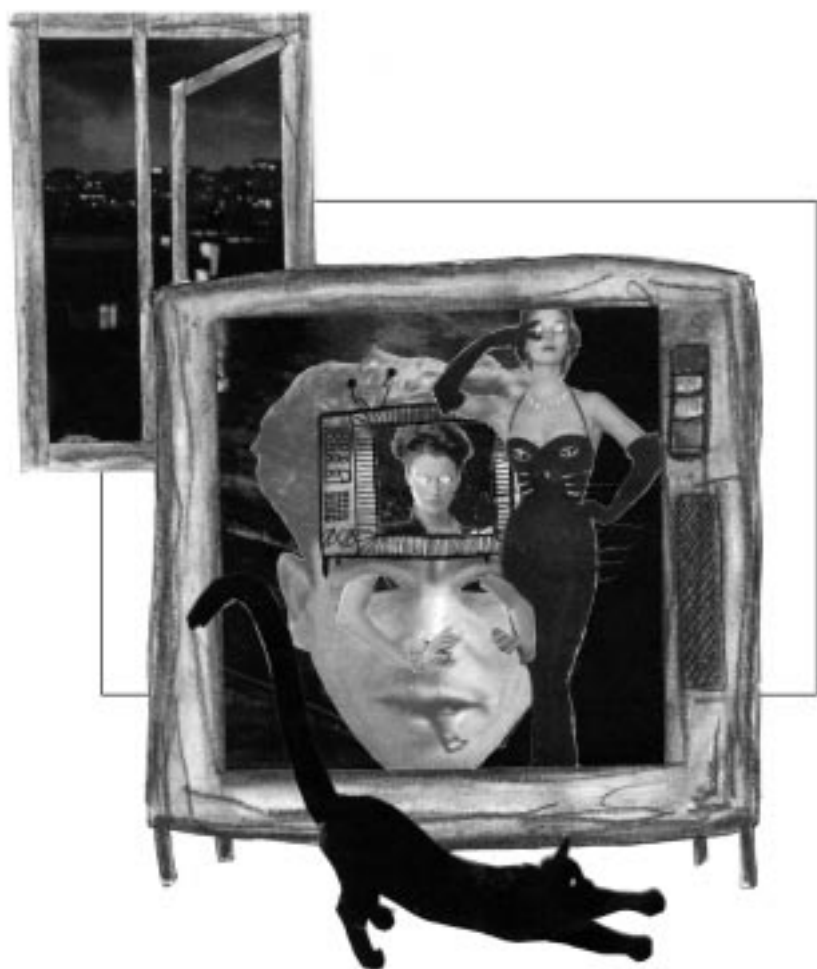
Ici, O'Blivion a eu l'idée malheureuse de justifier la lassitude de la foule par le contexte historico-technologique. La lassitude s'installe en fait dès que l'attraction perd sa nouveauté. Heureusement, il ne s'étend pas sur la question, car il est apparemment pressé de commencer l'exode du pauvre bougre. Ensuite, viennent les péripéties du voyage dans la cale d'un cargo qui sont sans grand intérêt. L'arrivée en Amérique est aussi fastidieuse. Les romans de jeunesse ont souvent cette fâcheuse tendance homérique sans nécessairement posséder le souffle de l'épopée.

Il arrive donc à Montréal dans un port encombré de containers rouillés et de grues. Il n'y a pas de poisson dans ce port, encore moins de sable: premier et dernier choc culturel. Le fakir ne trouve que du sable gris et, lorsqu'il s'y plonge la tête, il découvre qu'il ne fait qu'éloigner les curieux. Ceux-ci ne connaissent pas la noblesse du sable et croient qu'il est sale. La nostalgie s'installe chez le pauvre fakir à ce moment qui devrait être crucial. Cependant, Lord O'Blivion n'a pas vraiment su donner à son personnage de dimension spirituelle, ce qui fait que la nostalgie est factice et que le sable reste du sable. Le fakir reste un numéro de cirque.

La dernière scène montre l'homme marchant sur les mains au milieu d'un carrefour du centre-ville; sa tête est cachée dans une épaisse couche de fumée bleue qui occulte la chaussée onctueusement. Les gens lui lancent parfois quelques sous par la fenêtre de leur voiture. Les pièces disparaissent et sonnent sur l'asphalte.

On avait déjà senti, dans un long prologue au roman, que le jeune lord avait longtemps tergiversé sur les multiples miracles qu'il aurait pu accomplir s'il avait su présenter habilement le matériau brut qui l'avait transporté en Amérique.

Le livre parut chez *B. & sons* à Londres et reçut des critiques immondes. Par une sinistre ironie, ces bons mots pouvaient autant concerner l'œuvre que la vie de son créateur : «Le commencement laisse espérer, et la suite réduit l'espoir au silence.» Cela aurait sûrement accablé Lord O'Blivion s'il ne s'était pendu quelques heures avant la sortie du livre. Tout compte fait, peut-être cela lui aurait-il suggéré, comme à moi, un récit fabuleux. Sa propre mort comme dans un roman, n'est-ce pas s'assurer de la postérité?



deuxième victime: le seul

On en parlait depuis des semaines à la télé. Pourtant, il semblait qu'on en avait été averti trop tard. C'était un événement à ne pas manquer. Il ne se trouverait personne d'assez insensé pour le manquer, le Gala. On sentait déjà, une semaine avant la date fixée par l'Académie, que tous étaient impatients qu'il arrive. En fait, l'attente, par l'entremise du réseau mondial de télévision, formait une boule compacte de téléspectateurs avides. Cela n'aurait pas été mentir de dire que l'anticipation était universelle; du moins, elle l'était pour chacun.

En plus, ce serait drôle, car une rumeur courait, disait-on, selon laquelle l'hôte avait été spécialement sélectionné pour son humour. Qu'on ne s'y trompe pas: pas de cabotin ou de vulgaire clown pour une occasion si précieuse. D'ailleurs, il n'est pas donné à tous d'être plaisant en habit de cérémonie. Il faut pour cela posséder une élégance et un esprit hors de ce monde; on disait en effet qu'il venait de loin. Le mystérieux inconnu était, par-dessus tout, un homme d'une grande charité, un homme de bien qui occupait déjà dans les cœurs une niche de soie.

Au Gala, on pleurerait sûrement les larmes de la renommée. Quand elles sont très heureuses et enchantées, il paraît que les étoiles pleurent. Le propre des larmes, c'est de scintiller sous les projecteurs.

Il y ferait chaud et bon, au Gala, une ambiance intime malgré les proportions inimaginables.

Lui, il s'en moquait. Il ne tomberait pas dans le panneau de ces vendeurs de voitures, d'électricité, de poulets et autres commanditaires rapaces aux dents impeccablement alignées pour bien réfléchir les flashes. Le show, il s'en foutait: il avait un paquet de livres dans sa bibliothèque et un certain goût pour la philosophie qui en témoigneraient sur commande.

Le dimanche en question, il portait des pantalons trop grands, des chaussettes rouges, trop rouges, et un t-shirt taché. C'était le jour du lavage et sa chambre était sale : la poussière déposée sur les objets immobiles les rendait intouchables. Les draps douteux lui rappelaient que, lorsqu'il rêvait, son corps suintait de partout. Son corps avait laissé dans cette chambre sa trace toute personnelle qui n'était voilée pas par un relent de cigare bon marché. Il respirait par la bouche.

La femme arriva vers huit heures. Elle était douce. Souvent, elle était sa femme à lui.

Elle voulait regarder le Gala pour rêver. Elle disait que c'était pour regarder les robes de soirée des étoiles. Ils ont regardé le Gala ensemble et ils ont ri ; il se félicitait secrètement de ne pas être comme elle. Il ne soupirait pas doucement, et ses yeux ne s'allumaient pas plus qu'à l'habitude quand ça brillait.

Le Big Band ouvrit la fête dans une folie de cuivres bien astiqués. On n'aurait pu dire si les notes brillaient plus que les instruments, mais les vents métalliques allaient, clinquant, ricocher en vagues dans l'énorme salle et revenaient briller sur la scène. D'outre-tombe, le large sourire de Count Basie englobait irrésistiblement l'ouverture de la soirée.

La première étoile à être récompensée par l'Académie était belle. Elle donna le ton de la soirée. Elle fit son entrée à si petits pas qu'on l'aurait dite montée sur un nuage. Sa robe laissait apparaître une jambe si longue, un mollet mince et ferme, une cuisse ronde et musclée que l'on devinait dorée sous le voile aguichant de son bas de soie. Tout autour d'elle, sa robe noire caressait le sol ; plus douce était la caresse de sa longue traîne de mousseline sombre. Et son corsage discret, un magnifique cadeau. Ses yeux semblaient troublés par l'émotion. On voyait surtout ce léger tremblement de sa lèvre supérieure, c'est tout ce que l'on souhaitait voir. Ses lèvres étaient très rouges.

Vers dix heures, la femme dut partir, mais il n'en fut pas déçu : elle reviendrait.

Le Gala se poursuivait, et il ne crut pas bon d'arrêter de le regarder.

Vers onze heures, la dernière étoile reçut son prix, le prix le plus prestigieux que l'on gardait évidemment pour la fin du Gala. Il vit un sourire si véritable que, lorsqu'il eut éteint le poste, il en garda un peu sur les lèvres.

En passant dans la salle de bain, il se trouva devant son reflet souriant. Il éprouva un instant le silence qui avait suivi la mort du Gala, et il fut un peu effrayé. Il savait que certains individus louches se penchent aux fenêtres pour cueillir l'ennui des pauvres mecs comme lui. Il regarda par la fenêtre, et il eut le goût de travestir son histoire. C'eût été de bon goût.

Gala: galaxie. Gala: Dali, Éluard. Gala: Galatée. Gala: Galaad...



troisième victime : Mathilde

La première fois que j'ai vu Mathilde, je sortais de chez un antiquaire qui tenait boutique face au fleuve dans une petite rue pavée. C'était une journée des plus sombres et le fleuve opaque exerçait alors une attraction singulière sur mes pas.

De notre rencontre, je n'ai gardé que des impressions fugitives et toutes associées à des tissus luxueux ou à des bois exotiques. Je me rappelle le trot des chevaux sur les pavés alors que je descendais les marches pour sortir de la boutique et je vois nettement la masse du carrosse stoppé devant la porte, les frémissements des chevaux.

Elle descendit de la voiture et passa près de moi, décidée. Elle était toute enveloppée de laine marine, ornée de dentelles discrètes qui apparaissaient dans l'ouverture de son manteau ; du taffetas, du velours et du brocart mauve avancèrent dans un vacarme de froissements délicats. Je perdis pieds comme dans un grand vent lugubre. Son chapeau large au voile de tulle cachait ses yeux que je ne revis jamais.

Plus tard, lorsque les fleuves profonds et les reliques millénaires ont cessé de me préoccuper, je me dis que Mathilde avait traversé la lumière timide des becs de gaz «avec l'assurance d'une marquise qui a deux amants». Elle avait sans doute été toute autre.

La première fois que j'ai vu Mathilde, j'étais un prêcheur vertueux et tout Madrid m'adulait. Chez les franciscains, j'avais trouvé le repos en parcourant le somptueux jardin et en me recueillant dans la petite grotte qui avait jadis abrité un ermite fameux. La contemplation de la Vierge m'occupait entièrement et me satisfaisait. Le dimanche, la cathédrale se remplissait pour entendre mon sermon malgré la chaleur. Malgré la chaleur, un filet de lumière divine filtrait depuis ma bouche jusqu'à leur âme de courtisan.

Alors, je devisais régulièrement dans ma cellule avec Mathilde, mais elle portait la bure, la corde et la capuche sur les yeux ; elle s'appelait frère.... Pourtant j'aimais déjà son visage avec ferveur, avec fièvre. La madone en pâmoison, au visage rond et blanc, qui trônait dans mes quartiers c'était elle, Mathilde. Elle avait fait faire l'icône pour ma perte et, pour ma perte, elle avait conçu de me faire goûter la douceur du péché.

Je nous revois encore, dès les premières heures de la nuit, dans le jardin et même parfois dans la crypte, deux horribles pantins vêtus de robes et s'agitant frénétiquement, soufflant et gémissant de plaisir. J'ignorais encore tout de Mathilde et de l'instrument diabolique de ma perte. Aujourd'hui, je sais.

La première fois que j'ai vu Mathilde, c'était dans un bar sans nom des bas-fonds de Montréal que je ne retrouverai plus que dans mes rêves. Son visage insignifiant reposait sur la table parmi les restes odorants d'une soirée ordinaire. Une bile onctueuse glissait de sa bouche entrouverte pour la dernière fois. On me dit qu'elle avait vécu la bouche ouverte. Elle se tenait encore assise, et sa robe, très courte, tachée d'une vieille saleté, semblait imposer à ceux qui n'étaient pas partis la naissance de ses cuisses écartées.

Le mur oriental de la boîte avait cédé quelque part pendant la nuit, et on aurait la primeur du lever de soleil. Celui qui était arrivé avec Mathilde improvisait sur scène une fugue décadente pour contrebasse et cornemuse, et ils étaient tristes, les musiciens. Ils étaient tristes que la nuit soit finie.

La première fois que j'ai vu Mathilde, tout le monde se foutait de Mathilde.

la clef du mystère

L'auteur, avec l'air qu'il a, ne peut pas, de toute évidence, être sain d'esprit.

Monk parcourait ce jardin qu'il avait oublié depuis des siècles. Il n'était pas seul à l'avoir délaissé, on le voyait bien : tout ceux de son espèce avaient cessé de l'encenser il y a des lustres et la vie n'y était qu'une ombre. Ce jardin derrière la cathédrale était bien obscur.

— Par le Diable!

Les mots sortirent de la caverne, et leur son cristallin marqua l'espace stagnant. L'homme sortit en silence de sa retraite : c'était Ambrosio, le moine. Cependant, le regard de Monk était sur la façade calcinée de l'église, le seul mur se tenant encore debout. Tout en haut, où le contraste avec le ciel blême aveuglait, on devinait la cloche. L'inertie du bronze et la ruine des pierres l'envoûtaient presque, mais, comme les ruines, son cœur était couvert de suie.

Un grand nègre aux ailes d'encre s'avança aussi, sortant de nulle part, désinvolte, leste, presque nu. Bien sûr, son sourire blanc d'ivoire était beau et ses lèvres très roses. Sa personne avait cependant l'éclat de l'argent bien poli sur un lit de velours bleu. Sous vitrine, l'éclat trompeur du métal précieux.

Avec une précision géométrique, les trois personnages suivaient ces sentiers convergents pour la énième fois. Monk, le nègre et Ambrosio serpentaient chacun le long d'une allée parcourant les rocailles, les tristes saules et les orchidées mauves, mais ils marchaient en solitaire. Ils reconnaissaient chaque caillou du sentier.

LE NÈGRE: Tu reviens des Indes ?

MONK: Oui, j'arrive tout juste de la Jamaïque, mais les colonies ne sont plus ce qu'elles étaient. Le bon propriétaire n'y est plus chez lui... Bientôt, je ne pourrai vivre que de ma plume.

Le silence qui s'installa un instant parut une éternité impénétrable.

AMBROSIO: Comment va Madrid?

Encore ce silence. Les regards ne se supportaient plus et psalmodiaient des prières pour engendrer des murs épais. La vue des autres était impensable.

Monk sortit de sa poche deux rectangles de papier filigrané. Il tira une plume de l'aile du nègre en un geste nerveux. Alors, la plume, en grattant horriblement le vélin, épela des caractères oubliés: des chèques sans provision. Le nègre poussa un long soupir au goût de soufre et s'éleva au dessus des deux autres. Monk éprouva, une fois de plus, le vertige des profondeurs. Le nègre agrippa Ambrosio qui avait l'habitude des serres.

Monk regagna la grille du jardin en traînant les pieds: le bruissement du gravier qui roulait faisait office de fraîcheur. Ses poumons se remplissaient, imparfaitement, car l'air était tiède.

Une fois sur le pavé, il remit les chèques dans sa poche et se dirigea à pas discrets vers sa vieille Chrysler New Yorker. Il n'avait jamais vu Madrid.



PETIT ROMAN NOIR MIS EN PIÈCES PAR L'ASSASSIN LUI-MÊME
de Jaïmé Dubé est le vingt-quatrième recueil de textes publié dans la collection *Prise I*. Cette collection a été créée afin de permettre à des jeunes auteurs du cégep du Vieux Montréal de publier une première œuvre.

© Tous droits réservés Jaïmé Dubé et le CANIF, Centre
d'animation de français du cégep du Vieux Montréal.

Renseignements: 982-3437, poste 2164

Dépôt légal: décembre 1997

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Infographie et impression: Centre de production de
l'écrit, C.V.M. (1031.5)

Cégep du Vieux Montréal

255, rue Ontario Est

Montréal (Québec)

H2X 1X6

Canif

LA F  **NDATION**
du cégep du Vieux Montréal

C o l l e c t i o n **PRISE I**